

Viliam Klimáček

# Bratislava 68 : été brûlant



Traduit du slovaque par Richard Palachak  
et Lydia Palascak

**Agullo**

©2011, Viliam Klimáček  
Titre original : *Horúce Leto 68*  
Initialement publié en Slovaquie par Marenčin PT,  
Bratislava 2011  
<http://www.marencin.sk/>  
© Agullo Éditions, 2018  
[www.agullo-editions.com](http://www.agullo-editions.com)

Toutes les notes sont des traducteurs

Conception graphique : WIPbrands

Cette édition a été publiée avec le soutien financier  
du SLOLIA, Centre for Information on Literature in Bratislava.

## TABLEAU UN : ASPHALTE

En démocratie populaire tchécoslovaque, la seule voiture d'après-guerre reçut un honorable nom qui faisait penser aux anciennes dynasties anglaises.

Škoda Tudor. C'est ainsi que l'avait nommée le peuple. Elle rappelait les chevaux en armure maladroits sur lesquels les preux chevaliers d'Albion se ruaient au combat pour Dieu, le roi ou la patrie, bien que Staline, Lénine et Marx fussent la tendance.

Elle était tout en rondeur, bruyante, suintant l'huile, d'une fourrure faite davantage de métal que de verre. Plus de balourdise que de noblesse, plus de boucan que de puissance. Le mot « design » n'était pas encore à la mode ; et sous le capot, la technologie restait bien loin de l'univers aristocratique.

Mais l'époque était propice aux surprises. Les concepteurs de la marque Škoda misèrent sur l'éducation classique et déclinante du peuple ; après une Škoda Octavia plus nerveuse, ils proposèrent un autre modèle qu'ils appelèrent la Felicia.

La bienheureuse.

Un élégant cabriolet qui brillait sur l'asphalte tchécoslovaque telle une orange sur un tas de pommes de terre.

Dans l'imaginaire de la félicité de cette époque, il y avait également le réfrigérateur, la machine à laver et le téléviseur. Objets de rêve pour des milliers de foyers,

comme n'importe quelle voiture d'ailleurs, sans même parler de la Felicia. La posséder faisait de vous un être exceptionnel. Mais pas dans le sens de la force, pas aussi exceptionnel que l'élite politique qui roulait en Cajka soviétiques. Encore moins exceptionnel que les autorités régionales dans leurs Tatra 603 nationales. Il s'agissait d'un *esprit*<sup>\*1</sup>. Le club des conducteurs de Felicia formait une élite non officielle. Une sorte de clin d'œil.

Conduire une Felicia en juin 1968, alors que débute ce récit, n'était plus aussi exceptionnel que quelques années auparavant. Mais pour un citoyen dont le pays était cerné de fils barbelés, elle restait la voiture dans laquelle il pouvait se sentir aussi libre, l'espace d'un instant, que James Dean sur la route 66.

Alexander aimait conduire. Il n'avait pas besoin de ce sentiment de toute-puissance que sa voiture reflétait dans les yeux des passants. Pas un seul jour ne s'écoulait sans qu'on le salue de la main. Il répondait toujours. Cela faisait partie de la politesse. Saluer de la main, dans la région d'Alexander, était une longue tradition. Il n'appartenait pas au groupe de ceux qui saluent de la main sur le trottoir, mais au groupe de ceux qui reçoivent les salutations sur le siège de leur belle voiture.

Alexander occupait un poste dans l'unique entreprise tchécoslovaque de matériel médical. Cette société s'appelait Sanola. Combien de fois ne l'avait-il pas fait visiter à des sommités! Parmi elles, il y avait le chirurgien Barnard, qui avait réalisé la première transplantation cardiaque humaine au monde.

1. Les mots en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Guère étonnant qu'un jour Šani<sup>1</sup>, comme on l'appelait à la maison, achète une voiture qui attire les regards envieux comme la flamme d'une bougie attire les papillons de nuit. Dans un pays où la liste d'attente pour obtenir une voiture était longue, la corruption était un passage obligé. Cependant Šani n'avait soudoyé personne.

Il s'était arrangé pour que l'hôpital où les ouvriers des usines automobiles se faisaient soigner soit le premier à recevoir un respirateur attendu par toute la République. Ensuite, le boomerang de la gratitude lui revint sous la forme de la voiture que les collégiens avaient en photo sur leurs murs, à côté des courbes lascives de Brigitte Bardot. Avec son petit bijou mécanique, Šani était devenu aussi original qu'une orchidée sur un bleu de travail. Il perturbait malgré lui. La voiture marqua une certaine distance entre ses collègues et lui, mais cela ne le dérangeait point.

Il ne souhaitait plus s'élever dans sa carrière. Être directeur technique avait été le but ultime de ses efforts, et il n'avait aucune envie de lutter pour cinq mille couronnes de plus.

Il y avait assez d'alpinistes de carrière qui grimpaient autour de lui, et qui ouvraient les portières de petites Škoda, s'asseyaient sur les sièges de Wartburg à deux temps ou roulaient sur des Jawa; ils avaient tous un petit jardinet de dix sur quinze avec des rangées de carottes et de pommes de terre primeur, et des enfants qui avaient terminé leurs apprentissages de tourneur ou de vendeuse.

La fille de Šani avait fini l'école de médecine une semaine auparavant. Dans une petite ville, avoir un enfant qui réussissait était source de jalousie, alors ne parlons même pas d'une voiture extravagante. Si vous cousez

1. Diminutif courant d'« Alexander ».

vosre rêve sur un drapeau, vous vous réveillerez bien avant de réussir à l'agiter.

Seulement, Šani pouvait rêver tranquillement. Il n'était pas un mortel ordinaire. Il était membre du Parti communiste. En Tchécoslovaquie, sans la carte rouge à petite étoile, il vous était impossible de faire une bonne carrière et de faire pleinement valoir vos connaissances. Quand Šani devait dire « nous les communistes », il avalait timidement le « c ». Šani était juste « ommuniste ». Parmi les premiers camarades de la ville, ce qui était douteux. Et de tous les douteux, il était le premier.

Il ne savait pas jusqu'à quand cette situation se maintiendrait. La physique d'un tel phénomène s'appelle « équilibre précaire », mais Šani, à peine un millimètre au-dessus du vide, ne devait pas cet évitement de la chute à sa situation, mais plutôt à l'époque qui fit plus tard son entrée dans les manuels scolaires sous le nom de « réchauffement politique ».

Pour monter au ciel, c'est toujours plus loin depuis la province. Quand le foehn réformateur du printemps de Prague 68 souffla jusque-là, Šani réalisa que le froid y était encore glacial. À Stara Ruda, du point de vue sociétal, on n'était pas sorti de l'hiver 1965.

Mais dehors, le temps était merveilleux. C'est aussi pourquoi, en ce dimanche matin de juin, Šani ouvrit le garage, vêtu d'une chemisette, et sortit sa Felicia en reculant. Il cria à sa femme :

— Alors tu viens, s'il te plaît ? On ne sera même pas arrivés ce soir.

— Prends un gilet.

— Je fermerai le toit ouvrant.

— Quand même.

Anna lui tendit un gilet noir et jaune qu'elle avait terminé seulement la veille. D'un œil critique, elle vérifia qu'il n'y avait pas de maille lâche. Le gilet était sans défaut.

Elle posa ensuite son regard sur la voiture familiale. Si, juste avant, son regard rayonnait de tendresse, caressant les boutons en forme de fleurs, celui-ci se transforma en une foudre qui consumait jusqu'au charbon.

Elle détestait cette voiture. Elle détestait son toit ouvrant. Elle détestait les courants d'air. La Felicia était un caprice de son mari, elle préférait l'ancienne Tudor démodée, dont ils s'étaient débarrassés des années plus tôt, mais dans laquelle le vent ne s'engouffrait pas.

À quoi ressemble une femme qui ressent un dégoût sincère à l'évocation même du mot « cabriolet »? Je vous laisse deviner. Dans ce roman, j'omets volontairement la description des personnages et des paysages. Je les saute à votre place. Lecteur, je les ai toujours survolées et je vous imagine un peu comme moi, pour cette raison j'espère que ce remboursement ne vous manquera pas.

Il suffit de savoir que la femme de Šani avait une petite quarantaine, soit quelques années de moins que son mari, qui enfila son gilet rayé d'un air bougon.

— Je ressemble à une guêpe.

— Mets-le quand même. Il va y avoir du vent.

En Tchécoslovaquie à cette époque-là, il était coutume de faire du crochet, du tricot, du batik et parfois aussi du macramé, dans les cuisines normalisées.

Les Italiens faisaient des pâtes maison, les Slovaques, de l'art.

Ils soudaient des capsules de bière pour en faire des lièvres tambourinant, accrochaient au mur des nappes synthétiques aux soleils couchants flamboyants, déposaient sur les étagères du bois mort vernis qui, après d'intenses efforts pour se réjouir de peu – ô combien nécessaires pour vivre dans un tel pays –, leur faisait penser à la sirène du Balaton.

Anna et Šani tiennent une discussion matinale ordinaire, durant laquelle ils ne parviennent guère à dissimuler

leur étonnement : leur petite Petra a déjà quitté l'école maternelle en bois, l'école élémentaire en brique, le lycée en béton, l'université en marbre, elle est depuis peu diplômée de la faculté de médecine et ils vont justement la déménager d'un appartement privé de Bratislava.

Démarrage.

« Roule moins vite, s'il te plaît. »

« Ne double pas. »

« Laisse-le passer. Qu'est-ce qu'il peut te coller ! »

« Fais attention au poids lourd ! »

« T'as vu qu'il n'a pas d'essuie-glaces ? »

Cela faisait deux heures que durait le monologue théâtral du passager. Comme chez Beckett, Anna dans le rôle de Winnie, enfouie dans le siège de la Felicia jusqu'à la taille au lieu d'être dans le sable, et Šani dans le rôle de Willie, récipiendaire silencieux des paroles de sa partenaire qu'il gratifie toutes les demi-heures d'un regard qu'elle prend pour un sourire, histoire de passer une journée vraiment heureuse.

L'autoroute n'existe pas encore. L'entonnoir qui achemine le flux intense de la circulation jusqu'à Bratislava s'appelle la « route internationale E 16 », mais elle n'a d'international que le « E ». Une route étroite à deux voies où chaque dépassement est une véritable prouesse de cascadeur, car plus une voiture lente accélère, plus la fierté de son chauffeur s'enflamme. Doubler, c'est gagner. Doubler une Felicia rouge clinquant avec une Trabant bleu clair en matière plastique signifie faire le plein de confiance en soi pour une semaine.

Dans une République tchécoslovaque de laquelle aucune souris ne s'échappe sans la faveur de l'administration, un citoyen ne peut s'affranchir de sa frustration que de trois manières : « sexer », voler ou bien doubler. Généralement, il pratique le sexe à la maison, double sur l'asphalte et vole surtout au travail.



Efficacement bridé par Anna, Alexander subit à chaque instant l'orgasme des autres conducteurs accompagné de puissants coups de klaxon. Faut dire qu'il s'en fout. Après deux heures et demie de route, des dizaines de villes et de villages traversés, Šani rompt le silence.

— Bratislava.

La ville les accueille avec la puanteur de l'usine de produits chimiques Dimitrovka, avant même les panneaux routiers. De plus en plus souvent, des étoiles en métal, des faucilles et des marteaux en béton clignotent en alternance avec des publicités pour la paix et le socialisme. Des lettres jaunes sur banderoles rouges font la propagande de ce slogan, enjolivant les façades d'immeubles décrépites dont on a honte aujourd'hui. Le style de la Sécession et du classicisme sont étrangers à nos jours et, plutôt que de restaurer le crépi ou les toits des palais, on travaille à rénover l'économie qui dévore l'avenir des habitants et de leurs enfants. Un tramway sonne et Šani ralentit.